

Ordre des
Architectes

O

A

FRANCOPHONE ET
GERMANOPHONE

ARCHI NEWS-41.



SPECIAL
FEMMES

- Architectes femmes : de l'ombre à la structure – **6**
- Portraits et interviews : Simone Guillissen-Hoa, Ariane Delacre, Cécile Mairy & Ewa Kotyza, Marie-Pierre Dawance, Isabelle Corten, Ruth Schagemann, Veronica Cresmasco, Claudine Houbart et Séverine Bouchat – **8**
- WIAB – **26**
- Les femmes dans l'architecture : chiffres, statistiques et aides disponibles – **29**
- Bibliographie – **31**

ARCHINEWS
Magazine trimestriel
numéro 41 | Édition 2 / 2025
ÉDITEUR RESPONSABLE
ORDRE DES ARCHITECTES
Conseil francophone et germanophone
E.R. Francis Metzger
Glaverbel Building – Rez F
Chaussée de la Hulpe 166/26
1170 Bruxelles
www.ordredesarchitectes.be



archim'aide

Restez serein,
un architecte vous tend la main



FAITES APPEL À ARCHIM'AIDE, SERVICE DE
SOUTIEN ENTRE PROFESSIONNELS, ET BÉNÉFICIEZ
DE L'ASSISTANCE ANONYME D'UN CONFRÈRE

SERVICE DE SOUTIEN D'UN CONFRÈRE ARCHITECTE

Composez-le **0800/20 245** les lundi, mardi, jeudi et vendredi de 10h à 11h.

Besoin d'un coup de pouce pour vous aider à réorganiser votre bureau, à récupérer vos honoraires, à supporter la charge de travail ?!? Un architecte référent et formé est là pour vous épauler.

ARCHINEWS
Magazine trimestriel
numéro 41 | Edition 2 / 2025

ÉDITEUR RESPONSABLE
ORDRE DES ARCHITECTES
Conseil francophone et germanophone
Francis Metzger,
Glaverbel Building – Rez F
Chaussée de la Hulpe 166/26
1170 Bruxelles
communication@ordredesarchitectes.be
www.ordredesarchitectes.be

COMITÉ DE RÉDACTION
Stéphanie Ameels
Céline Cissé
Caroline Delrée-Mambourg
Anne-Sophie Denis
Alain Desmytter
Frédéric Lapôte
Sylvie Mazaraky
Julie Roland
Isabella Simi

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
Céline Cissé
Frédéric Lapôte
Valérie Huygens
Sylvie Mazaraky
Caroline Mierop
Silvia Passoni
Isabella Simi
Marcelle Rabinowicz

CRÉDITS PHOTOS
Shutterstock
Fotolia
iStock

LEGENDE PHOTO COUVERTURE
Légende cover :
La capitainerie du port d'Anvers
(Havenhuis).
Architecte : Zaha Hadid Architects.

Aucun extrait de cette publication ne peut
être repris ou copié sans l'autorisation
écrite préalable de l'éditeur.

Sommaire

Édito	5
Dossier	
Architectes femmes : de l'ombre à la structure	6
Portrait	
Simone Ghilissen-Hoa	10
Interview	
Ariane Delacre : une architecte indépendante et passionnée	12
Interview	
Regard croisé sur le patrimoine : Cécile Mairy et Ewa Kotyza - Quand deux femmes architectes redonnent vie à un bâtiment public	14
Portrait	
Marie-Pierre Dawance : Une trajectoire guidée par la passion, la résilience et la créativité	16
Portrait	
Isabelle Corten : Urbaniste de la nuit	18
Interview	
Ruth Schagemann : L'architecture est un bien commun	20
Interview	
Veronica Cremasco : Réinventer l'existant pour transformer nos territoires	22
Portrait	
Claudine Houbart : Penser, transmettre, questionner la patrimoine	24
Portrait	
WIAB - Women in Architecture Belgium	26
Interview	
Séverine Bouchat: Pour une architecture engagée et citoyenne	28
Actu	
Les femmes en architecture : chiffres, statistiques et aides disponibles	29
Bibliographie	31

SUIVEZ-NOUS
SUR
FACEBOOK,
X (TWITTER),
LINKEDIN
& INSTAGRAM



ÉDITO

Pendant longtemps, les noms de femmes n'apparaissaient pas dans les livres d'architecture. On ne parlait ni de Simone Guillissen-Hoa, ni de Claire-Lucile Henrotin, ni d'Odette Filippone. Et pourtant, elles étaient bien là. Elles ont bâti, enseigné, restauré, dirigé des projets. Elles ont ouvert des voies, souvent sans aucune reconnaissance.

Aujourd'hui, les auditoires se sont féminisés, les parcours se diversifient, mais les inégalités demeurent. L'accès à la pratique indépendante, les équilibres entre vie professionnelle et vie familiale, la visibilité dans les publications ou les jurys... autant de terrains où le travail reste encore à faire.

Cette édition d'Archinews leur est consacrée. À travers les portraits de femmes d'horizons multiples – chercheuses, praticiennes, enseignantes, responsables politiques ou du patrimoine – se dessine une même conviction : l'architecture ne se pense ni au masculin ni au féminin, mais dans la diversité des expériences et la capacité à créer du lien.

Ces témoignages parlent d'engagement, de transmission, de patience et de liberté. Ils rappellent aussi que la profession ne se résume pas aux bureaux et aux chantiers : elle se joue aussi dans les écoles, dans les institutions, dans la ville. Les textes rassemblés ici prolongent cette idée en donnant la parole à celles qui, chacune à leur manière, interrogent et transforment la discipline. Ils croisent recherche et pratique, mémoire et devenir, et esquissent un autre récit de l'architecture – plus ouvert, plus attentif, plus partagé.



© Marcelle Rabinowicz

À l'Ordre comme à l'Université, nous devons poursuivre ce travail de fond : faire évoluer les pratiques, soutenir les trajectoires, rendre visibles celles qui transforment déjà et depuis longtemps la profession de l'intérieur.

Ce numéro entend simplement rappeler une évidence : l'architecture se construit à plusieurs voix, et c'est ce dialogue, fait de diversité et de partage, qui la rend vivante.

Marcelle Rabinowicz

Vice-Présidente de l'OAfg et Doyenne de la Faculté d'Architecture La Cambre Horta (ULB)

ARCHITECTES FEMMES : DE L'OMBRE À LA STRUCTURE

Texte : Sylvie Mazaraky - architecte

Pendant mes études d'architecture, aucun nom féminin ne résonnait dans les auditoriums. Ni Simone Guillissen-Hoa, ni Zahad Hadid, ni Odile Decq, à peine Charlotte Perriand (à l'ombre de Le Corbusier) et Eileen Gray. L'histoire semblait s'écrire au masculin, comme si elles n'avaient jamais dessiné, bâti, restauré, ni même pensé l'architecture. Et pourtant, elles étaient là. Discrètes, pionnières, souvent isolées, mais bien présentes.

Depuis Jeanne Van Celst, première femme reconnue comme architecte en Belgique en 1925, jusqu'aux nombreuses diplômées d'aujourd'hui, les femmes ont lentement conquis leur place dans un univers façonné par et pour les hommes. Ce texte propose un regard croisé : une chronologie des avancées, des témoignages contemporains, et une réflexion sur les lignes de faille qui persistent. Car si les effectifs féminins augmentent, les parcours restent marqués par des ruptures, souvent au moment de fonder une famille, où l'indépendance professionnelle cède la place à des structures plus stables.

À travers ces récits, il s'agit de reconnaître celles qui ont réfléchi, conçu et bâti dans l'ombre, et de penser une architecture plus inclusive, plus équitable, plus vivante.

Une chronologie silencieuse mais fondatrice

Leur histoire en Belgique ne commence pas avec des plans ni des façades, mais avec des lois. Avant de pouvoir bâtir, il fallait pouvoir apprendre. La loi Nothomb de 1842 impose aux communes l'ouverture d'écoles pour filles. Suivent les réformes de 1864 et 1867, qui élargissent l'accès à l'enseignement secondaire. Ces textes,

souvent relégués aux marges des manuels, posent pourtant les premières pierres d'un édifice plus vaste : celui de l'émancipation intellectuelle féminine.

Ces dates, issues de recherches d'archives, dessinent une ligne de crête discrète mais tenace. En 1936, la reconnaissance légale du diplôme d'architecte leur permet enfin d'exercer officiellement. Leur présence reste cependant marginale. Ce n'est qu'à partir des années 1950 que des noms comme Simone Guillissen-Hoa, Odette Filippone, Dita Roque-Gourary ou Françoise Blomme commencent à s'imposer dans un univers encore très masculin.

À la fin du XIX^e siècle, les universités belges entrouvrent leurs portes aux femmes :

1880-1881	1882	1920	1925
Liège et Bruxelles	Gand	Louvain	J. Van Celst : première architecte admise à la SCAB (société centrale des architectes belges)

Des premières femmes diplômées en Europe et dans le monde

1890	1902	1920	1930	1952	1972
Finlande	Californie	Toronto	La Cambre	ABA	ISL
Signe Hornborg, diplômée à l'institut Polytechnique de Helsinki (aujourd'hui Université Aalto)	Julia Morgan (diplômée ingénieure en Californie en 1894) et la 1 ^{ère} femme diplômée architecte à l'ENSBA en 1902 (école nationale supérieure des beaux-arts) de Paris	Esther Marjorie Hill	Claire Henrotin	Académie des Beaux-Arts (actuel institut Lambert-Lombard)	Première femme diplômée à l'Institut des arts Saint-Luc de Liège

La création de l'Ordre des Architectes en 1963, puis l'introduction du congé de maternité pour les salariées en 1980 – et pour les indépendantes seulement en 2005 – viennent structurer un cadre plus favorable. Mais ces avancées restent fragiles.

Aujourd'hui, les lignes bougent. En 2023, pour la première fois, plus de femmes que d'hommes se sont inscrites à l'Ordre des Architectes. Pourtant, les inégalités demeurent : en 2024, les femmes ne représentaient encore que 36,5 % des inscrits, et les écarts de revenus restent notables.

Cette chronologie, longtemps silencieuse, révèle pourtant une dynamique constante : celle des professionnelles qui, malgré les obstacles, ont contribué à façonner l'architecture belge. Leur histoire ne relève pas de l'anecdote. Elle est une composante essentielle du récit architectural de notre pays.

Témoignages contemporains : entre passion et renoncements

Elles sont aujourd'hui plus nombreuses que jamais à franchir les portes des écoles d'architecture. Dans les auditoriums, les visages féminins dominent souvent les promotions. Mais cette présence éclatante dans les salles de cours ne garantit pas une trajectoire linéaire dans la pratique libérale. Car entre vocation et réalité, le chemin reste semé d'embûches.

Les témoignages recueillis dans le cadre de ce dossier dessinent une cartographie nuancée. À la sortie des études, les jeunes architectes arrivent armées d'une solide formation, d'une motivation sans faille, et d'une sensibilité souvent saluée. Pourtant, nombreuses sont celles qui, après une première grossesse, quittent le statut d'indépendante.

Certaines choisissent alors de bifurquer. Non par renoncement, mais par réinvention. Toutes, sans exception, soulignent l'importance de la sororité professionnelle. Le mentorat, les modèles féminins visibles, les réseaux de soutien deviennent des ressources précieuses. Car dans un métier encore largement pensé selon des normes masculines, il faut souvent redoubler d'efforts pour faire entendre sa voix.

Ces témoignages ne relèvent pas de l'anecdote. Ils révèlent les tensions structurelles d'une profession qui peine à s'adapter à la diversité des parcours. Et ils appellent, en creux, à une transformation en profondeur des conditions d'exercice. Pour que l'architecture, demain, puisse accueillir toutes les trajectoires – sans que la passion n'implique le renoncement.

Genre et architecture : lignes de faille et résistances

L'architecture, comme beaucoup de professions libérales, reste structurée autour d'un modèle masculin hérité du XXe siècle : disponibilité totale, horaires extensibles, mobilité permanente, compétition implicite. Ce modèle, rarement remis en question, entre en tension avec les réalités vécues par de nombreuses consœurs.

Devenir mère agit souvent comme un révélateur des tensions structurelles du métier, marquant pour beaucoup un tournant : le moment où la pratique indépendante, majoritaire dans la profession, devient difficilement soutenable. Les chiffres le confirment : une part importante des praticiennes se réoriente vers des structures plus stables et prévisibles, des choix qui ne sont pas des abandons, mais des stratégies de survie dans un système qui peine à intégrer la diversité des parcours.





Car malgré les avancées législatives, les inégalités persistent : les indemnités restent inférieures à celles des salariées, et la flexibilité du congé, bien que bienvenue, ne compense pas l'insécurité économique. La charge mentale, l'irrégularité des revenus, l'absence de filet de sécurité, les horaires à rallonge, la pression des chantiers : autant de facteurs qui rendent la conciliation entre vie professionnelle et vie privée périlleuse. D'autres, plus rares, persistent dans la pratique indépendante, au prix d'une organisation millimétrée, d'un réseau de soutien solide, ou d'un ralentissement temporaire de leur activité.

Au-delà de la parentalité, d'autres biais genrés traversent la profession : manque de reconnaissance, sous-représentation dans les postes à responsabilité, invisibilisation dans les publications et les jurys, écarts de rémunération. Ces mécanismes, souvent invisibles, produisent une architecture genrée, où les femmes doivent sans cesse prouver leur légitimité.

Mais les lignes bougent. Des collectifs émergent, des écoles questionnent leurs mémoires, des pratiques alternatives se développent. La parole se libère, les modèles se diversifient. Le genre n'est plus un impensé : il devient un levier critique pour repenser la profession dans sa globalité.

Invisibles, mais pas absentes

« *L'architecture sera la dernière profession libérée par les femmes tellement ses enjeux sont grands.* » – Ada Huxtable, 1967, repris dans le film de Àn Ash Smolar « out of picture » septembre 2025.

L'effacement des femmes dans l'histoire de l'architecture touche toutes celles dont les trajectoires ne s'inscrivent pas dans les modèles dominants : les collaboratrices non créditées, les indépendantes précaires, les enseignantes sans publication, les femmes racisées ou migrantes, et celles qui choisissent des formes de pratique discrètes, collectives ou vernaculaires. Parfois, elles apparaissent sur les photos, dans les plans, sur les chantiers – mais

disparaissent des légendes, des crédits, des récits. L'oubli n'est pas un accident, il est organisé. Il repose sur des critères de reconnaissance qui excluent les parcours interrompus, les gestes collectifs, les contributions invisibles. Réécrire cette histoire, c'est composer une mosaïque vivante, où chaque fragment compte et chaque absence devient une présence retrouvée. Ce n'est pas la parentalité qui efface, mais une structure qui valorise la continuité, la visibilité et le pouvoir individuel, au détriment des formes plurielles de création.

Ces figures, souvent reléguées aux marges, ont pourtant contribué à façonner les espaces, les usages, les chroniques. Leur absence dans les manuels, les prix, les archives n'est pas un oubli : c'est le symptôme d'un système qui peine à reconnaître les gestes partagés, les œuvres sans signature, les pratiques non linéaires. Réhabiliter ces trajectoires, c'est élargir le champ de ce que l'on nomme « architecture ». C'est aussi reconnaître que bâtir peut-être discret, fragmenté, transmis, et pourtant fondateur.

Pour que l'architecture devienne un espace de justice, il faut transformer les critères de reconnaissance. Valoriser la pédagogie, la transmission, la sororité, les pratiques collaboratives ou expérimentales, c'est ouvrir la voie à une mémoire plus juste, où les voix longtemps tuées deviennent les fondations d'un récit renouvelé.

Recommandations pour une architecture plus équitable

Reconnaître les trajectoires invisibles suppose de transformer nos manières de voir et de faire. Les recommandations qui suivent ne sont pas des ajouts périphériques, mais des gestes fondateurs pour que l'architecture devienne un espace de justice et de mémoire partagée.

• Rendre visibles les présences effacées

Intégrer les figures féminines dans l'enseignement, les expositions et les prix, c'est élargir la mémoire officielle. Chaque nom retrouvé, chaque œuvre réhabilitée devient une pierre ajoutée à la structure commune.

• Adapter les conditions d'exercice

Repenser les modèles de pratique pour accueillir la diversité des rythmes de vie. Favoriser la cogestion,

« L'ARCHITECTURE SERA LA DERNIÈRE PROFESSION LIBÉRÉE PAR LES FEMMES TELLEMENT SES ENJEUX SONT GRANDS. » ADA HUXTABLE, 1967.

la mutualisation et les formes collectives, c'est reconnaître que l'architecture peut se construire autrement que dans la solitude compétitive.

- **Soutenir les transitions**

Accompagner celles qui quittent l'indépendance vers l'enseignement, l'administration ou la recherche, c'est valoriser la pluralité des engagements. Ces passages ne sont pas des renoncements, mais des continuités à inscrire dans la narration.

- **Former au regard critique**

Sensibiliser les jurys, les maîtres d'ouvrage et les institutions aux biais de genre, c'est ouvrir la possibilité d'une reconnaissance plus juste. L'égalité ne se décrète pas, elle s'apprend et se pratique.

- **Créer des espaces de solidarité**

Encourager les réseaux, le mentorat et les collectifs, c'est donner corps à la sororité professionnelle. Ces lieux de parole et de transmission deviennent les fondations invisibles d'une architecture plus humaine.

Conclusion – Pour que les trajectoires ne soient plus l'exception

L'histoire des femmes architectes en Belgique est faite de silences, de résistances, mais aussi de conquêtes discrètes. Elle ne se résume pas à quelques figures pionnières, mais

s'incarne aujourd'hui dans des centaines de parcours, souvent invisibles, toujours singuliers.

Si les lignes bougent, c'est grâce à celles qui ont osé, persévéré, transmis. Mais aussi grâce à celles qui, aujourd'hui, interrogent les normes, inventent d'autres manières de pratiquer, et refusent de choisir entre engagement professionnel et équilibre de vie.

Reconnaître ces trajectoires, c'est enrichir notre compréhension de l'architecture. C'est aussi poser les bases d'un métier plus juste, plus inclusif, plus humain. Un métier où le genre ne serait plus un obstacle, mais une richesse.

Un petit clin d'œil : BMA, deux nominations qui interrogent

À Bruxelles

Après cinq mois d'attente faute de gouvernement, Bruxelles a une nouvelle Bouwmeester (maître architecte) : Lisa De Visscher, première femme à occuper ce poste dans la Région. Âgée de 49 ans, ancienne rédactrice en chef du magazine A+ et défenseuse reconnue de l'architecture de qualité, elle possède également une expérience internationale. Elle souhaite agir comme « bâtisseuse de ponts » afin d'améliorer la qualité de vie des bruxellois.

Sa nomination, saluée par Ans Persoons, la secrétaire d'Etat à l'Urbanisme, s'inscrit dans un mouvement de féminisation de la profession. Elle a pris ses fonctions le 15 décembre.

En Flandre

Le gouvernement flamand a désigné Véronique Claessens comme nouvelle « Bouwmeester », maître architecte en Flandre. Autre première femme à occuper ce poste stratégique, elle a pris ses fonctions le 1^{er} octobre.

Ces nominations ouvrent-elles la voie à une plus grande représentation des femmes dans des rôles de leadership en architecture ? Ou, au contraire, seront-elles scrutées avec une exigence particulière parce qu'elles sont des femmes ? Une question à aborder dans un prochain Archinews.



SIMONE GHILLISSEN-HOA

Texte : Caroline Mierop

Le nom de Simone Guillissen-Hoa (1916-1996) a disparu de la scène architecturale pendant quelques décennies mais l'architecte a désormais retrouvé la notoriété qui était la sienne de son vivant, après qu'une biographie¹ et une exposition² aient permis de redécouvrir son œuvre et de la replacer dans le contexte de l'histoire du XX^e siècle, de celle de l'architecture moderne, et de la vie, atypique et romanesque, de cette femme eurasienne, juive d'origine sino-polonaise, qui compte au nombre des toutes premières femmes architectes de Belgique.



Simone Guillissen-Hoa, 1941 (photomontage). Fonds Simone Guillissen-Hoa, CIVA Collections, Brussels.

Peut-être est-ce prioritairement sous cet angle particulier des origines et du genre que spécialistes et commentateurs ont souligné le parcours exceptionnel –et précurseur à bien des égards– de cette « grande dame de l'architecture ». Mais cela ne peut oblitérer l'intérêt de l'œuvre elle-même, sa singularité aussi, et son inscription forte dans le courant du modernisme de l'après-guerre ; un modernisme qui choisit le pragmatisme par opposition au radicalisme des avant-gardes ; un modernisme « vernaculaire » attaché à son inscription dans une tradition locale.

On pourrait, pour illustrer ce propos, se rendre à la Maison de la culture de Tournai, admirer le soin apporté au travail de la brique, l'inventivité de la modénature, la présence chaleureuse du bois dans les espaces intérieurs, la primauté de la lumière naturelle, le soin apporté aux détails –un faux-plafond, une banquette, l'incision des dalles de pierre noire–, l'omniprésence de la nature, dans et hors les murs. On pourrait constituer ainsi une sorte de catalogue des préoccupations de l'architecte, de ses priorités conceptuelles, de ses matériaux de prédilection, de son vocabulaire, reconnaissables à travers toute son œuvre. Cet édifice pourtant, d'une ampleur inédite à l'époque, le dernier construit par l'architecte, est achevé en 1986 dans une indifférence quasi généralisée qu'explique sans doute le décalage qui s'est installé, en près de vingt ans, entre un programme culturel et une écriture architecturale de la fin des années soixante et les nouveaux paradigmes de la rénovation urbaine apparus dans les décennies suivantes. La récente rénovation³ de l'édifice a laissé intacte l'atmosphère si particulière de ce bel équipement public dont la qualité, comme outil culturel transdisciplinaire, ne s'est jamais démentie.

Toujours à propos de la Maison de la culture de Tournai, s'agissant d'un projet initié en 1967, il faut souligner le caractère relativement exceptionnel d'une commande faite à une femme d'un bâtiment public de cette importance, sans compter le rôle pilote que celui-

ci a joué dans la politique culturelle de la Wallonie de cette époque. Déjà vingt ans plus tôt, fin 1946, la toute jeune Simone Guillissen-Hoa s'était vu confier la construction, à Jambes, d'un centre sportif pilote, signant ainsi la première commande publique faite à une architecte femme en Belgique.

Outre les commandes publiques, et sans oublier de mentionner la participation de Simone Guillissen-Hoa aux premiers logements étudiants de Louvain-la-Neuve (1971-1973), ce sont ses projets de maisons, maisons urbaines et maisons de campagne, qui témoignent le mieux de la constance et de la variété de l'œuvre de l'architecte, de ses influences et du réseau d'amis, femmes et hommes, anciens résistants, intellectuels et artistes, dont elle s'est entourée depuis son installation à Bruxelles en 1934, et qui sont devenus ses clients.

Centre sportif de Jambes, entrée latérale. Photo Alexis, 1957. Fonds Simone Guillissen-Hoa, CIVA Collections, Brussels.





Maison Steenhout. Photo Graf, 1954. Fonds Simone Guillissen-Hoa, CIVA Collections, Brussels.



Maison d'Assche. Photo studio Minders, 1960. Fonds Simone Guillissen-Hoa, CIVA Collections, Brussels.

Parmi ses collègues, Jacques Dupuis (1914-1984) a beaucoup compté, même si leur association n'a duré que trois ans –de 1952 à 1954. Trois ans pendant lesquels les deux architectes signent ensemble le projet devenu emblématique de la bijouterie De Greef près de la Grand Place à Bruxelles, plusieurs maisons –à Uccle, Molenbeek et dans la périphérie bruxelloise–, plusieurs écoles et des logements pour « vieux travailleurs » dans les terres hennuyères de Jacques Dupuis. Trois ans pendant lesquels le vocabulaire de Simone Guillissen-Hoa s'affranchit progressivement de la signature formelle, plus « précieuse », de Jacques Dupuis. Trois ans qui sont sans doute les seuls pendant lesquels Simone a été victime d'une forme d'invisibilisation, la postérité ayant pendant longtemps attribué au seul Jacques Dupuis plusieurs de leurs œuvres communes, même quand la conduite du projet, et le client, revenaient sans ambiguïté à Simone : parmi leurs œuvres classées de cette période, la maison Durieu porte la marque de Jacques Dupuis, tandis que la maison Steenhout à Uccle est incontestablement portée par Simone Guillissen-Hoa. On sait aussi que l'absence de Simone au tableau des architectes de l'Expo 58

s'explique, au moins partiellement, par l'effacement de son nom dans le duo Dupuis/Guillissen-Hoa...

Un autre collègue, l'architecte suisse Alfred Roth (1903-1998), a également joué un rôle important dans l'œuvre –et la vie– de Simone Guillissen-Hoa. De treize ans son aîné, il a été à la fois un mentor, un conseiller, un ami, un confident ; et c'est à son contact que s'est forgée son écriture à la fois rationnelle et discrète, où l'organicité des plans se conjugue à une géométrie affirmée des façades. C'est à travers lui, et via plusieurs commandes inabouties de la famille Lambert, que Simone Guillissen-Hoa réalisera l'une de ses plus belles maisons, la Villa d'Assche (1957-1960) dans la périphérie bruxelloise. Cette maison toute en longueur, faite de briques, de moellons, de bois et d'ardoises, avec son double pignon triangulaire et son imposante cheminée, a malheureusement été détruite en 2010. Plus récemment encore, en 2023, la double maison Posselt-Schuppisser à Kraainem (1960-1961) a été irrémédiablement transformée. Cette double maison, organisée sur cour à la manière d'un corps de ferme, est sans doute l'une des réalisations où apparaît le plus clairement la place prépondérante que Simone Guillissen-Hoa a toujours réservée à la nature et à sa mise en valeur par la disposition du bâti. La même connivence entre espace naturel et espace construit, entre dehors et dedans, se retrouve dans une autre grande maison, *La Quinta* à Court-Saint

Étienne (1960-1962), dont nul ne connaît aujourd'hui l'état de conservation... Cette maison très « américaine », qui épouse la déclivité naturelle du terrain, alterne longs volumes vitrés, pans de murs en briques blanches, murets, escaliers et pavillon (de piscine) en moellons, dans un jeu de couleurs et de matières qui s'observait déjà, quinze ans plus tôt, au centre sportif de Jambes.

Simone Guillissen-Hoa est aussi l'auteure de plusieurs immeubles à appartements et ce, dès le début de sa carrière. La même attitude s'observe, du petit immeuble de l'avenue Bel Air à Uccle (1950-1951) à celui qu'elle construira quinze années plus tard, rue Langeveld dans la même commune, et dans lequel elle occupera elle-même un grand appartement-atelier jusqu'à sa mort en 1996. Dans les deux cas, s'organisent derrière une façade unifiée toute une série d'appartements différents, traversants ou non, grands et petits, de plain pied ou en duplex, véritable jeu d'espaces intérieurs qui autorisent autant de modes de vie que d'habitants. L'immeuble de la rue Langeveld (façade avant et appartement personnel de l'architecte) vient d'être classé, augurant enfin d'une attention patrimoniale nouvelle portée aux œuvres de Simone Guillissen-Hoa. C'est à cela aussi que servent les expositions, les livres et les articles de presse...

1. C. Mierop et J.-P. Hoa, *Simone Guillissen-Hoa, 1916-1996, architecte*, Prisme éd., Bruxelles, octobre 2023
2. *Simone Guillissen-Hoa*, CIVA, Bruxelles, 24.04.2024 22.09.2024
3. A-practice, Cécile Chanvillard et Vincent Piroux, 2010 [concours d'architecture] -2023



Appartement de l'architecte, rue Langeveld (4^e étage). Photo Linsy Raaffels, 2019. (creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/deed.fr)

ARIANE DELACRE : UNE ARCHITECTE INDÉPENDANTE ET PASSIONNÉE

Texte : Céline Cissé

Architecte bruxelloise au parcours international, Ariane Delacre a construit sa carrière sur l'indépendance et le sens du détail. Entre exigences esthétiques, contraintes techniques et enjeux environnementaux, elle évoque sans détour les réalités d'un métier exigeant, la place des femmes dans la profession et l'équilibre parfois fragile entre vie privée et vie d'architecte.



Pourquoi avoir choisi le métier d'architecte ? Y a-t-il eu un déclic, un événement ou une personne qui vous a inspirée ?

J'ai étudié dans un collège jésuite, j'étais plutôt destinée à aller à l'université... Mais ma sœur étudiait l'architecture d'intérieur et ça me semblait infiniment plus chouette que d'assimiler d'énormes cours de droit ou d'anatomie... L'architecture plutôt que l'architecture d'intérieur parce que le diplôme offre plus de possibilités.

Vous avez beaucoup voyagé. Quel impact ces expériences ont-elles eu sur votre vision de l'architecture et votre pratique quotidienne ?

A peine diplômée, j'ai voyagé et travaillé au Venezuela, en Italie et en Espagne. C'était formidable et plein de surprises,

mais je ne gagnais pas de quoi vivre décemment ; de retour en Belgique, j'ai réalisé qu'on n'y vivait pas si mal, finalement. Notre pays n'est pas très beau, il y pleut beaucoup, mais j'aime Bruxelles et j'ai pu y développer mon activité indépendante, ce qui était le plus important pour moi.

Mon expérience milanaise m'a certainement donné le goût des intérieurs imaginatifs, du sur-mesure et des beaux détails. Pour le reste, je pense que j'ai surtout retenu de mes aventures l'envie de connaître des gens venus d'ailleurs et de parler des langues étrangères.

Quelle est votre perception de la représentation des femmes dans le milieu de l'architecture aujourd'hui ?

Les star-architectes sont des hommes, parce que nous vivons dans des sociétés patriarcales certainement, mais aussi parce que les femmes, je pense, recherchent moins la gloire. Je ne suis pas vraiment féministe et je ne m'en soucie pas trop. Ce qui me dérange plus, c'est que les architectes bénéficient globalement de peu de reconnaissance. Très souvent, on lit un article sur un nouveau bâtiment et tout le mérite de la

réussite est attribué au maître d'ouvrage – il n'est pas rare que l'architecte ne soit même pas mentionné. Ce serait impensable pour un artiste.

Quels avantages ou obstacles rencontrez-vous en tant que femme dans un univers encore majoritairement masculin ?

Les femmes architectes sont très nombreuses, mais à un moment donné de leur carrière, elles bifurquent souvent vers une fonction d'employée. Elles sont encore en minorité sur les chantiers. Si je dis que je suis architecte, on me demande souvent si je suis « architecte d'intérieur » ou « architecte d'extérieur », question qui ne serait évidemment pas posée à un homme !

Pourtant, je n'ai jamais eu l'impression qu'être une femme était un obstacle dans la pratique de mon métier. Les clients, entrepreneurs et ouvriers comprennent que je suis compétente et me respectent. Je pense même que c'est parfois un atout sur les chantiers ; il me vient naturellement de sourire, de rire, de m'intéresser au vécu des entrepreneurs et des ouvriers : cela facilite l'entente, et par là l'envie de bien travailler.

C'EST DONC LA REPRÉSENTATION DU MÉTIER EN GÉNÉRAL QUI EST PROBLÉMATIQUE. SI NOTRE MÉTIER ÉTAIT PLUS RECONNU, NOUS SERIONS CERTAINEMENT PLUS RESPECTÉS.

Quels conseils donneriez-vous à une jeune femme souhaitant s'engager dans cette voie ?

Je lui dirais ce que je dirais à un jeune homme : c'est une profession passionnante, mais on travaille beaucoup pour un revenu qui n'est pas très élevé, les responsabilités sont énormes, et la partie créative du travail est bien moins importante que sa partie technique et administrative. Ensuite, je m'adresserais en particulier à elle, jeune femme, en ajoutant que c'est un métier difficile quand on a des enfants et qu'on veut être une maman très présente.

Comment conciliez-vous vie professionnelle et vie personnelle ?

C'est difficile, mais c'est un défi pour toutes les femmes indépendantes. Architecte, médecin ou fleuriste, il nous faut trouver des clients, les satisfaire, travailler sans relâche, garder toujours dans un coin de notre tête la liste des choses à faire. Quand je suis malade, je vais au bureau, le boulot doit avancer. Quand mes enfants sont en congé, plutôt que de me réjouir de passer la journée avec eux, je regrette de ne pas pouvoir travailler et de prendre du retard. Après la naissance de mon fils, j'ai recommencé à travailler quand il avait trois semaines : je l'allais puis une nounou le promenait pour que je puisse passer deux heures devant mon ordinateur sans être « dérangée ».



Up Site - Aménagement d'un penthouse au 41^e étage de la tour Up Site © Milosz Siebert



Transformation d'une maison 3 façades à Woluwé-Saint-Pierre avec ajout d'un étage. © Tim Van de Velde

Mais d'un autre côté, j'aime cette flexibilité que m'offre le statut d'indépendante. J'adapte mes horaires en fonction des contraintes familiales ou de mes envies. Je peux me balader à vélo à 10h du matin pour aller sur un chantier et faire un détour par une boutique au retour. Je n'ai pas de patron. Je ne suis pas un engrenage dans une grande machine ... Tant que je suis en bonne santé, tant que j'ai des clients, je continue.

Comment articulez-vous esthétique, innovation et contraintes budgétaires dans vos projets ?

La combinaison de ces contraintes est un casse-tête. L'esthétique dépend des goûts de nos clients et amène souvent de grosses frustrations ; l'innovation peut être risquée car nous sommes responsables pendant 10 ans de ce que nous proposons à nos clients ; le budget, toujours trop serré, conduit parfois à sélectionner des entrepreneurs peu compétents. Et il faut encore ajouter la contrainte administrative, qui ralentit les projets et limite la créativité des architectes.

Selon vous, quel rôle l'architecture peut-elle jouer face aux défis climatiques actuels ?

L'architecte a certainement son rôle à jouer, mais il ne peut pas agir s'il n'y a pas un cadre légal. Face aux contraintes budgétaires, les clients ont tendance

à prioriser les éléments visibles du projet : cuisine, salle de bains, revêtements de sol, etc. Les travaux visant à diminuer la consommation énergétique des bâtiments viennent souvent après. Les primes et les certificats PEB sont de bons incitants à isoler et ventiler, mais les premières sont suspendues et les exigences des seconds évoluent trop lentement.

Y a-t-il un projet ou une réalisation dont vous êtes particulièrement fière ? Pourquoi ?

Je prends beaucoup de plaisir à développer des projets alliant esthétique et originalité, et j'y parviens quand les clients me font confiance et disposent des moyens nécessaires. J'ai par exemple aménagé le penthouse le plus haut de Bruxelles au sommet de la Tour Up Site, c'était passionnant. D'un autre côté, je suis très heureuse quand mon projet, aussi modeste soit-il, améliore la vie de ses habitants. Je suis intervenue il y a quelques années dans une petite maison sombre et encombrée : la construction d'une annexe et le décroisement des espaces existants a tout changé, la maison s'est emplie de lumière, la famille a pu respirer. Je n'ai rien inventé, mais mon travail était plein de sens.

Transformation d'une maison mitoyenne à Ixelles © Tim Van de Velde



REGARD CROISÉ SUR LE PATRIMOINE : CÉCILE MAIRY & EWA KOTYZA QUAND DEUX FEMMES ARCHITECTES REDONNENT VIE À UN BÂTIMENT PUBLIC

Texte : Sylvie Mazaraky - architecte

Dans un monde de l'architecture encore largement masculin, certaines collaborations féminines se distinguent par leur finesse, leur sensibilité, leur patience et leur efficacité. C'est le cas du duo formé par Cécile Mairy, ir. architecte indépendante spécialisée dans la restauration du patrimoine, et Ewa Kotyza, architecte communale à Forest. Ensemble, elles pilotent la réhabilitation de l'hôtel communal de Forest, un bâtiment Art déco emblématique de la Région bruxelloise. Rencontre.



Cécile Mairy (architecte bureau Origin), Ewa Kotyza (architecte communale) et l'entrepreneure © Pixelshake

Pouvez-vous vous présenter brièvement et nous parler de votre parcours ?

Cécile Mairy :

Je suis ingénieure architecte, avec une formation complémentaire en gestion du patrimoine culturel. J'ai commencé à travailler chez Origin il y a un peu plus de vingt ans, un bureau spécialisé dans la restauration, rénovation et réhabilitation du patrimoine. Aujourd'hui, j'y suis administrateur. J'ai commencé à travailler sur l'hôtel communal de Forest en 2004, d'abord avec Anne Oleffe, architecte au sein du bureau Cooparch-Ru avec lequel Origin était associé. C'est un projet auquel je tiens énormément. Je m'étais dit : « *Je ne quitterai pas le bureau tant que je n'ai pas terminé la restauration de l'hôtel communal* ».

Ewa Kotyza :

J'ai étudié l'architecture en Pologne, puis j'ai poursuivi un master en patrimoine à la KU Leuven, car on m'a conseillé cette spécialisation à Louvain. Les cours étaient en anglais, et même si je ne parlais pas français à l'époque, Bruxelles m'a séduite. J'ai rejoint Cooparch en 2007 pour travailler sur

Salle des guichets (détail) © Pixelshake



l'étude de l'hôtel communal. Après ma première maternité, j'ai choisi de rejoindre le service public en 2012, en tant qu'architecte communale à Forest. Ce que j'apprécie ici, c'est la confiance que me donne le Collège, tout en gardant mon indépendance professionnelle.

Pourquoi vous êtes-vous orientées vers le patrimoine et l'architecture publique ?

CM : Pendant mes études, on parlait très peu de patrimoine. Tout était tourné vers le neuf. Mais moi, j'aimais l'histoire, le bâti existant, il me manquait quelque chose. Je me suis inscrite au Master complémentaire Paix-Dieu et parallèlement, j'ai lu une annonce dans un journal : Origin recherchait un architecte pour travailler sur le bâti existant. J'ai eu la chance d'y entrer, et j'y ai trouvé ma voie.

EK : Il y a vingt ans, il y avait très peu de cours sur le patrimoine. Le master à la KUL m'a beaucoup apporté. J'ai intégré Cooparch, puis j'ai travaillé sur le permis d'urbanisme de l'hôtel communal dès 2009. Avec Cécile, on se donnait à fond, même le dimanche matin pour rencontrer le SIAMU !

Salle du Collège © Pixelshake





La tour de l'hôtel de ville de Forest restaurée, chef d'œuvre Art déco de Jean-Baptiste Dewin. © Pixelshake

En tant que femmes, avez-vous rencontré des obstacles dans ce secteur ?

CM : Mon premier chantier, c'était avec un entrepreneur très misogyne. C'était très éprouvant. Aujourd'hui, avec l'expérience et la confiance acquise, je peux me permettre de cadrer certaines situations et certains propos. Et je vois que les jeunes femmes sont plus aguerries, elles osent plus. Les mentalités évoluent.

EK : Être femme dans le monde de la construction, c'est parfois un avantage, parfois un défi. Surtout avec l'ancienne génération. Mais les choses changent. Il y a de plus en plus de femmes sur les chantiers, et ça fait du bien.

Comment s'est initiée votre collaboration sur le projet de Forest ?

CM : C'est Anne Oleffe qui nous a réunies. Elle a été notre mentor. Elle m'a transmis son savoir. Le patrimoine, c'est aussi ça : la transmission.

EK : Oui, on s'est rencontrées sur le projet de la restauration de l'hôtel communal. Ensuite, quand je suis passée à la commune, notre collaboration s'est poursuivie naturellement. Elle s'est enrichie avec le temps.

Quels ont été les plus grands défis du chantier ?

CM : L'ampleur du projet ! 10.000 m², plusieurs phases, des années de travail. Il a fallu restaurer les vitraux, les marbres, les sculptures, remettre aux normes l'ascenseur, intégrer l'accessibilité PMR, etc. Beaucoup de réflexions, de discussions, de remises en question.

EK : Et surtout, beaucoup de dialogue. Avec les restaurateurs, les autorités, les citoyens. Ce qui a été précieux, c'est le soutien de la commune et des Monuments et Sites. On a ciblé les combats, respecté les contraintes, et trouvé des solutions ensemble.

Comment vos rôles se sont-ils complétés ?

CM : On se comprend sans se parler. On anticipe les réactions de l'autre. C'est une vraie entente professionnelle.

EK : On partage une base commune, une complicité presque sororale. C'était fluide.

Le fait d'être deux femmes a-t-il influencé votre manière de collaborer ?

CM : Pas vraiment. C'est une collaboration d'architecte à architecte, fondée sur le respect et la reconnaissance et la passion du patrimoine.

EK : C'est une entente humaine, au-delà des clichés. On regarde dans la même direction.

Quel impact ce projet a-t-il eu sur les citoyens ?

CM : Les agents communaux ont quitté un bâtiment vétuste qui nécessitait une rénovation pour retrouver un cadre de travail splendide. Ils se sentent valorisés, et ça change tout.

EK : Oui, c'est un vrai changement de cadre de vie, pour les agents communaux comme pour les citoyens. L'hôtel communal, au-delà de sa fonction administrative, redevient un lieu d'accueil, de service et de lien social.

Salle de mariage © Pixelshake



Comment avez-vous intégré les enjeux d'accessibilité et de durabilité ?

CM : Le plus difficile, c'était de concilier les exigences patrimoniales avec les normes contemporaines. Il a fallu du dialogue, entre la CRMS, le SIAMU, les restaurateurs, la commune et beaucoup de patience afin d'atteindre des solutions durables, respectueuses du patrimoine.

EK : Et il faut aussi un budget, et un soutien politique constant, malgré les changements de Collèges. Le soutien de la commune a été déterminant. Malgré les changements politiques, le projet a bénéficié d'une continuité rare dans le secteur public.

Quels conseils donneriez-vous à de jeunes femmes architectes ?

CM : Passion, patience, persévérance. Il y a toujours des surprises.

EK : On entre en résonance avec le bâtiment. Il nous parle, il nous remercie.

En conclusion :

deux femmes, une vision partagée

Au fil de leur récit, se dessine une complicité professionnelle presque intuitive, nourrie par l'écoute, la ténacité et un profond respect du patrimoine. Leur dialogue, empreint de lucidité et d'humanité, illustre combien l'architecture publique peut être un acte de soin, de transmission et d'engagement. À travers leurs regards croisés, c'est tout un pan de la ville qui se réinvente, avec grâce et détermination.

Photo du haut : Escalier d'honneur de l'hôtel de ville de Forest, entre marbre et vitraux © Pixelshake
Photo du bas : Salle des guichets © Pixelshake



MARIE-PIERRE DAWANCE : UNE TRAJECTOIRE GUIDÉE PAR LA PASSION, LA RÉSILIENCE ET LA CRÉATIVITÉ

Texte : Céline Cissé

Marie-Pierre Dawance n'est pas architecte, et pourtant, son parcours est indéniablement enraciné dans l'architecture. Elle n'a jamais dessiné de bâtiments en tant que professionnelle, mais ce sont bien ses études d'architecture qui ont façonné la femme qu'elle est devenue : visionnaire, pionnière dans des mondes masculins, et bâtisseuse d'un parcours hors normes.

Dès son enfance, elle griffonne des maisons, rêve de formes simples, fonctionnelles, sobres. Une envie déjà précise se dessine : construire, mais surtout penser l'espace. Issue d'une famille tournée vers l'ingénierie – un père ingénieur, un frère architecte paysagiste – elle hésite entre ingénieur-architecte et architecture. Le hasard du calendrier et son engagement en tant que cheffe d'un camp lutin la poussent à passer l'examen d'entrée en architecture en premier. Elle tombe sous le charme de l'ambiance à Saint-Luc, à Bruxelles, séduite par la créativité, le dessin et la liberté offerte.

Mais les études sont interrompues par des événements familiaux. Elle les termine avec un léger retard, en 1982, sans pour autant se diriger vers la pratique architecturale. Son diplôme

devient pourtant une clé d'entrée dans un autre univers inattendu : celui des assurances, et plus précisément de la prévention des risques industriels. Elle y entre par une porte inhabituelle – celle du service de prévention d'une compagnie d'assurances – et devient rapidement un profil atypique et précieux. Grâce à sa spécialisation en pathologie du bâtiment, elle apporte un regard neuf. Et, surtout, elle est une femme, la seule dans son équipe.

Son chemin ne cesse dès lors de bifurquer, mais jamais de dévier de son engagement et de sa curiosité intellectuelle. Elle suit une licence en sécurité et hygiène du travail à l'UCL, puis devient professeure extraordinaire. Elle enseigne la gestion des risques industriels, l'analyse des accidents et, plus tard, les relations humaines après

une nouvelle formation en sciences du travail. Ces formations, elle les cherche, les provoque, les transforme en outils pour mieux comprendre, pour mieux agir.

Dans les entreprises, elle ne se contente pas d'occuper un poste. Elle y imprime sa marque. Elle dirige successivement plusieurs équipes d'ingénieurs, d'abord de cinq, puis vingt-quatre, puis une trentaine de personnes. Et toujours, presque uniquement des hommes. Elle s'en amuse parfois, mais n'oublie pas les moments de tension, de résistance, voire d'humiliation. Elle se rappelle cet ingénieur qui lui lance en 2000 : « *Je ne serai jamais dirigé par une femme* ». Ce jour-là, elle lui répond simplement : « *Alors cherche un autre boulot* ». Une réplique calme, tranchante, révélatrice d'un tempérament forgé dans la dignité et la fermeté.



© Marie-Pierre Dawance

Pour tenir dans ce monde, elle se forme à la dynamique de groupe, au coaching, au mentorat. Non pas pour devenir une « cheffe » traditionnelle, mais pour diriger avec humanité. Son approche est marquée par la bienveillance, la reconnaissance des émotions, et une attention aux détails humains. Elle se dit profondément féminine dans sa gestion, attentive aux anniversaires, aux changements subtils de comportement. Elle valorise la créativité, issue de son passé d'architecte, dans un univers d'ingénieurs parfois rigide.

Son engagement dépasse les murs de son entreprise. En 2001, on lui propose de devenir porte-parole prévention pour Assuralia, la fédération des assureurs. Pendant près de vingt ans, elle participe à des débats politiques, législatifs, discute avec les instances fédérales et chefs de cabinets. Elle influence des textes de loi. Elle se souvient avec fierté du jour où elle a contribué à empêcher l'adoption d'une loi sur la co-responsabilité dans les entreprises intérimaires. Ce rôle, elle le tient avec sérieux, mais aussi avec une joie discrète : celle de sentir qu'on lui fait confiance.

Tout au long de sa carrière, elle reste fidèle à ses valeurs : transmettre, faire évoluer les mentalités, accompagner les jeunes. Elle devient mentor, formatrice, soutien. Et même à la retraite, elle ne s'arrête pas. Aujourd'hui encore, parallèlement à ses activités d'enseignante, elle agit bénévolement dans deux associations : l'une qui vient en aide à des familles précaires, l'autre, « Duo for a Job », qui aide les jeunes immigrés à trouver du travail. L'engagement, chez elle, ne prend pas sa retraite.

Marie-Pierre Dawance n'a jamais abandonné son identité de femme ni celle d'architecte, même si elle n'a jamais construit d'édifices. Et si elle devait prodiguer un conseil à toutes les jeunes femmes qu'elle croise, ce serait : « *N'oublie aucun cours, ils peuvent tous t'ouvrir des chemins insoupçonnés* ».

Elle sait aussi ce que c'est que d'être mère de deux enfants dont un enfant en situation de handicap. Elle parle avec pudeur de son fils Victor, de ses séances de logopédie et de psychomotricité, de l'organisation familiale mise en place avec son mari, photographe, qui a accepté de ralentir son activité pour assurer un équilibre. Elle croit profondément qu'on peut tout concilier, à condition de choisir. Et surtout, de penser sa vie, de la créer. « Tu es le réalisateur de ta propre vie. » C'est le message qu'elle transmet, comme un mantra.

La métaphore qu'elle préfère pour illustrer sa trajectoire, c'est celle de la grenouille sourde. Celle qui, malgré les cris de découragement, grimpe la montagne sans les entendre, simplement parce qu'elle est sourde... et déterminée à atteindre le sommet. Marie-Pierre Dawance est cette grenouille : sourde aux doutes des autres tout en restant à leur écoute et à l'écoute d'elle-même.

POUR ELLE, L'ARCHITECTURE EST UNE MATRICE : UN MARIAGE ENTRE CRÉATIVITÉ ET CONTRAINTES TECHNIQUES, ENTRE RÊVE ET RIGUEUR, ENTRE CERVEAU DROIT ET CERVEAU GAUCHE. ELLE VOIT DANS CETTE FORMATION UN SOCLE POLYVALENT, MULTIDISCIPLINAIRE, QUI PERMET D'OUVRIR MILLE PORTES.

ISABELLE CORTIEN URBANISTE DE LA NUIT

Texte : Sylvie Mazaraky – architecte



Démarches participatives R35 à la place de l'Yser à Liège, 2022 © PF Boulard

La ville après la lumière

La ville, une fois la lumière tombée, se transforme. Elle n'est plus tout à fait la même. Elle devient un théâtre d'ombres et de lueurs, un espace modulé par le silence (parfois troublé par le souffle des bruits nocturnes)... par les reflets, par les absences. Être urbaniste de la nuit, ce n'est pas seulement penser l'éclairage, c'est aussi penser l'extinction, le rythme et le mystère.

« *Moi qui suis plutôt couche-tôt, j'ai appris à aimer cette ville nocturne. Au début, chaque sortie me semblait contre-nature, comme une petite transgression. Mais sur le terrain, quelque chose s'ouvre. Une magie discrète. Une autre dimension de la vie urbaine, plus intime, plus sensorielle. Et dans cette obscurité habitée, je ne me sens plus en décalage. Je me sens à ma place.* » extrait de l'émission de Mister Emma - in Archi Urbain (15/13) : Radiance 35 / la trame noire, 2020.

Une lumière à voix basse

S : Isabelle, tu dis souvent que la lumière est une écriture. Mais ce n'est pas une écriture neutre, n'est-ce pas ?

I : Non, elle est toujours située. Elle peut révéler ou dissimuler, guider ou troubler. Elle est politique, comme l'espace public. Elle peut renforcer des inégalités ou les atténuer.

S : Tu es architecte, urbaniste, conceptrice lumière. Mais tu es aussi une femme dans un domaine encore très masculin. Est-ce que cela a influencé ton regard ?

I : Oui, bien sûr. Le genre influence notre manière de percevoir l'espace, surtout la nuit. Les femmes développent une lecture plus attentive aux seuils, aux zones d'incertitude, plus intuitive. Cela m'a poussée à tenter de concevoir des ambiances qui rassurent sans enfermer, qui permettent l'errance sans perdre le fil.

Parcours, engagement et transmission

- *Peux-tu nous raconter ton parcours et ce qui t'a menée à la conception lumière ?*

J'ai commencé comme architecte, puis je me suis tournée vers l'urbanisme. La lumière est venue un peu par hasard puis s'est imposée comme une évidence : elle relie les deux. Elle révèle les volumes, les usages, les intentions. Elle est à la fois technique, concrète et poétique.

- *En tant que femme, as-tu rencontré des obstacles spécifiques ?*
Oui, surtout au début. Il fallait sans cesse prouver sa légitimité. Mais j'ai aussi rencontré des alliés, des personnes qui ont compris que mon approche apportait autre chose : une attention aux marges, aux invisibles et une acceptation de l'imperfection.
- *Comment la question du genre influence-t-elle ta manière de concevoir l'éclairage ?*
Elle est centrale (en tous cas dans les projets d'espaces publics, un peu moins de patrimoine). Les femmes n'occupent pas l'espace nocturne de la même manière. Elles évitent certains lieux, adaptent leurs trajets. Concevoir avec cette réalité en tête, c'est rendre la ville plus juste.
- *As-tu des exemples concrets ?*
Oui, plusieurs projets où nous avons travaillé avec des habitantes pour repenser les parcours, les zones d'attente, les seuils. À Genève, par exemple, nous avons modifié l'éclairage d'un parc pour qu'il soit plus lisible, plus accueillant, sans être trop directif.

- *Quelle est la valeur ajoutée d'une approche inclusive et participative ?*
Elle ouvre à la diversité des usages, des perceptions. Elle fait de la lumière un outil de lien, pas seulement de visibilité (qui par ailleurs n'est souvent pas recherchée par les femmes dans l'espace public).

- *Quel conseil donnerais-tu à une jeune femme qui souhaite se lancer dans ce domaine ?*

De ne pas craindre d'affirmer son regard. De développer ses compétences techniques pour s'affirmer tout en gardant un regard plus intuitif et d'écoute. Et de ne pas oublier que la lumière, c'est aussi une manière de raconter le monde.

La ville comme récit

« La nuit révèle une autre géographie : celle des contrastes, des repères lumineux, des zones d'incertitude. Elle demande un guidage subtil, une chorégraphie de lumière et d'obscurité qui ne soit ni trop directive ni trop confuse. Il s'agit de créer des équilibres, de rendre lisible sans tout dévoiler, de permettre l'errance sans perdre le fil ».

– Isabelle Corten

Une lumière à la fois

À travers ses projets et ses engagements, Isabelle Corten démontre que la lumière ne se limite pas à une question technique ou esthétique : elle est aussi politique, sociale et profondément humaine. En intégrant les enjeux de genre, de biodiversité et d'inclusivité dans ses réflexions, elle ouvre la voie à une conception lumière plus juste et plus consciente.

Son parcours inspire une nouvelle génération d'architectes à faire entendre leur voix et à transformer nos villes... une lumière à la fois.



1



Photos 1 à 3 : Démarche participative R35 (guérilla lighting) lors de la Nocturne des Coteaux à Liège, 2024 © R Vincent

2



3

Photos 4 à 7 : Démarches participatives R35 à la place de l'Yser à Liège, 2022 © PF Boulard



5



7

RUTH SCHAGEMANN : L'ARCHITECTURE EST UN BIEN COMMUN

Texte : Frédéric Lapôtre

C'est une très souriante et toute fraîche ex Présidente du Conseil des Architectes d'Europe (CAE) que j'accueille dans les bureaux de l'Ordre des Architectes sis dans le bâtiment Glaverbel à Bruxelles.

L'entrevue a duré deux heures au cours desquelles Ruth Schagemann a partagé sa passion de l'architecture et exprimé avec conviction la nécessité de mettre l'humain au centre de tout projet architectural.



© Ruth Schagemann

Vous avez été Présidente du CAE durant près de quatre ans. Pouvez-vous expliquer en deux mots le rôle du CAE ?

Le CAE fédère plus de 580.000 architectes européens et porte leur voix en insistant sur la notion d'intérêt général. L'architecture est bien plus qu'un service, c'est un « bien public » ou un « bien commun ». Construire n'est pas seulement une affaire de technique. L'architecture crée l'environnement dans lequel nous vivons, influence notre confort, notre bien-être, et parfois même nos rêves.

Comment devient-on Présidente du CAE ?

Rien n'a jamais été programmé. J'ai parcouru tout un chemin au sein des instances du CAE en commençant par être membre d'un groupe de travail dont je suis devenue Présidente. J'ai ensuite exercé d'autres fonctions à la suite d'élections internes pour finalement présenter ma candidature comme Présidente de l'institution. Les raisons de mes désignations successives reposent sur la confiance.

Je n'avais pas d'ambition personnelle. Cette confiance s'est construite sur ma volonté d'écouter les gens, de relayer leurs préoccupations et de connecter les architectes entre eux. La confiance est fondamentale pour travailler avec tous les collègues européens et ce dans le respect des gens.

Pourquoi et quand avez-vous décidé d'embrasser la carrière d'architecte ?

Il n'y a aucun architecte dans ma famille. Au lycée, en fin de parcours scolaire – j'avais 17 ans –, on discutait d'architecture en classe d'arts et j'étais fascinée par les impacts divers que l'architecture pouvait avoir sur les gens : cadre de vie, bruit, odeur, etc.

En tant que femme, on me suggérait souvent l'architecture d'intérieur, mais je répondais que non : je voulais être architecte, et c'est pourquoi j'ai entrepris des études d'architecture.

Il faut sensibiliser très tôt les personnes à l'architecture (dans les écoles). Il est fondamental de faire entrer l'architecture dans l'ensemble des disciplines : pas seulement l'art, mais aussi les mathématiques, l'histoire et les sciences.

Pensez-vous que l'architecture est appréhendée différemment par les femmes ? Y-a-t-il une architecture féminine ?

Je ne crois pas en une architecture de nature féminine ou masculine mais je crois en la « bonne » architecture. Ceci étant, la femme peut, peut-être,

amener certaines spécificités comme l'empathie, l'inclusivité ou l'attention aux aspects humains.

Mais l'âme de notre profession est à trouver dans la diversité : diversité de genres, de culture, d'idées, d'opinions, etc.

Il y a eu la « Déclaration de Davos », le « Nouveau Bauhaus Européen » et d'autres initiatives. Y-a-t-il une prise de conscience des instances européennes sur l'importance de l'architecture ? La profession d'architecte est-elle plus écoutée maintenant ?

Oui plus que jamais. Avant 2019, nous devions frapper aux portes du politique pour rappeler l'existence de l'architecture. Et puis il y a eu la déclaration de Davos en 2018, le Nouveau Bauhaus Européen (NEB) et la politique menée par la Présidente de la Commission, Ursula Von der Leyen, qui ont opéré un basculement : une attention est portée à l'architecture et au développement urbain dans la prise de mesures politiques et réglementaires.

La NEB - qui associe esthétique, durabilité et inclusion (trois valeurs essentielles) - a été à l'origine de multiples actions politiques qui ont notamment abouti au vote de la directive sur les performances énergétiques.

Le CAE existe depuis 30 ans et s'est construit lentement : il veille



Il y a également une importante crise du logement à laquelle il faut s'attaquer impérativement.

A défaut de confort architectural et de qualité architecturale, les gens ne se sentent pas en sécurité, ne sont pas heureux, ne sont pas en bonne santé, etc. avec tout l'impact économique négatif que cela suppose.

Enfin, le monde semble connaître une réelle crise démocratique (Chine, Russie et États-Unis notamment) : l'architecte européen dans son travail doit rappeler les fondamentaux tels que la dignité, l'appartenance, le dialogue, etc.

Y-a-t-il une définition de la « bonne architecture » ? Si oui, laquelle ?

L'architecture doit servir les gens, être fonctionnel, être durable, contribuer au développement de la planète, etc. tout en étant esthétique.

La bonne architecture est celle qui donne de la signification au temps.

Quelle est votre pièce préférée dans la maison ? Et pourquoi ?

La cuisine. C'est là où la vie se passe : cuisiner, parler, rire, etc. l'important pour l'architecte est de comprendre ce qui se passe à l'intérieur.

Vous vivez partiellement à Bruxelles : comment trouvez la capitale de l'Europe ?

J'aime beaucoup Bruxelles qui est une ville désordonnée, diverse, pleine de vie avec des personnes gentilles et chaleureuses. Il y a des bâtiments Art nouveaux qui côtoient des immeubles en vitres.

De haut en bas :
1. ACE General Assembly
2. ACE Executive Board



Bruxelles est une ville imparfaite mais l'imperfection rend les choses réelles et tangibles.

Bruxelles, c'est l'Europe ... en miniature. Bruxelles est le cœur de l'Europe et a pour sigle un cœur... Bruxelles allie place centrale et amour.

Si vous ne deviez citer qu'un bâtiment dans le monde, quel serait-il ? Et en Belgique ?

Quand on parle d'architecture iconique, on pense à des bâtiments qui sont dans la mémoire collective comme l'opéra de Sydney : le symbole est reconnu dans le monde entier.

A Bruxelles, l'Atomium serait le bâtiment que tout le monde (re)connait.

Mais l'architecture est plus profonde que cela : l'architecture ce n'est pas le bâtiment mondialement connu mais celui qu'on croise tous les jours.

Le bâtiment ING Marnix¹, conçu dans les années 1950 par l'architecte Gordon Bundschaft, n'est pas repris dans les guides touristiques mais il fait partie, pour ceux qui travaillent et/ou vivent à Bruxelles, de l'identité de la ville.

L'architecte a évidemment pour objectif de concevoir des bâtiments iconiques pour être dans la mémoire mais il doit également - et surtout - créer des bâtiments « normaux » pour tisser le lien social.

Vous voulez dire autre chose ?

L'architecture ne doit pas être simplement perçue comme une création d'architecte mais doit être envisagée comme un cadre destiné aux citoyens, à la communauté, aux générations futures.

Et aux jeunes femmes architectes, je voudrais dire « votre voix compte », « votre créativité compte » ! « N'attendez pas d'être invitée, installez-vous à la table car l'architecture a besoin de vous » !

L'HUMAIN DOIT ÊTRE MIS AU CENTRE DES PRÉOCCUPATIONS : LE BIEN-ÊTRE SOCIAL, CULTUREL, ENVIRONNEMENTAL, ETC. N'A PAS DE PRIX. ET CE BIEN-ÊTRE DÉPEND DU CADRE BÂTI.

De haut en bas :
1. Metsola © René Rossignaud
2. NEB Festival © European Union, 2024
3. Drees & Sommer SE

maintenant à maintenir la collaboration avec les instances européennes, à assurer la continuité des actions menées et à formuler des propositions concrètes à implémenter dans les réglementations sachant évidemment qu'il faut toujours faire des compromis.

Quels sont les grands défis que la profession d'architecte doit relever et/ou devra relever à l'avenir ?

Le plus grand défi est sans nul doute celui lié à la crise climatique : le secteur de la construction est à l'origine de 40% des émissions à effet de serre.

Depuis les années '90, les architectes ont conscience de l'importance de l'impact du secteur de la construction sur l'environnement et proposent de construire différemment. Ce n'est que depuis 2019 que le politique a commencé à prendre réellement des initiatives visant à inciter ou à imposer de construire de façon durable et circulaire.

VERONICA CREMASCO : REINVENTER L'EXISTANT POUR TRANSFORMER NOS TERRITOIRES

Texte : Céline Cissé

Ingénieur-architecte, chercheuse, enseignante et femme politique, Véronica Cremasco a fait de la cohérence entre pensée, territoire et action son fil rouge. Convaincue que l'architecture conditionne nos modes de vie autant que nos politiques publiques, elle plaide pour une approche globale du territoire et une transition écologique fondée sur la rénovation plutôt que la construction neuve. Rencontre avec une voix lucide et engagée, à la croisée de la technique, de la création et du bien commun.



© Veronica Cremasco

Qu'est-ce qui vous a conduite vers des études d'ingénieur-architecte ? Y a-t-il eu un déclic, une influence marquante, ou une figure inspirante dans votre parcours ?

Depuis toujours, je suis passionnée à la fois par l'art – en particulier les arts plastiques – et par les sciences et les mathématiques. J'ai grandi dans un univers modeste et ouvert d'esprit. Les études d'ingénieur-architecte se sont imposées comme une évidence : elles réunissaient tout ce que j'aimais le plus. J'y ai trouvé un équilibre entre la rigueur scientifique et la créativité, mais aussi un moyen de mieux comprendre et agir sur le monde physique qui nous entoure.

En revanche, je ne suis pas quelqu'un qui se réfère à des figures inspirantes ou des idoles. Je préfère les concepts aux personnes : par exemple, je trouve l'idée « less is more » magnifique, mais je ne voue aucun culte à Mies van der Rohe lui-même.

Très tôt dans votre carrière, vous vous êtes tournée vers la recherche, l'enseignement puis la politique. Qu'est-ce qui a motivé cette transition ?

Après quelques mois comme auteur de projet, j'ai eu l'opportunité de postuler à une bourse du FNRS. Cela faisait quarante ans qu'un ou une ingénieur architecte n'avait plus été sélectionné. J'ai eu la chance de décrocher ce financement. Cela m'a naturellement orientée vers la recherche appliquée, avec une dimension de coopération technique au niveau européen.

Quant à la politique, c'est elle qui est venue à moi. En 2004, on m'a sollicitée pour me présenter. Sans être affiliée à un parti, j'étais intéressée par la politique au sens noble du terme : le vivre ensemble, le collectif, mais aussi l'urbanisme, l'aménagement du territoire et l'architecture. Ces thèmes sont essentiels à mes yeux, mais trop souvent négligés par le politique. Or, sans cadre, il n'y a pas de contenu : un territoire bien pensé est le socle de la société.

Que l'on parle de logements, de prisons, d'écoles, d'espaces verts, de théâtres ou de zonings, tout cela participe d'une même vision globale. C'est pourquoi j'ai choisi d'agir au niveau régional, où l'on traite des enjeux concrets et structurels, plutôt qu'au niveau fédéral, plus éloigné de ces réalités qui me passionnent.

L'architecture influence-t-elle vos choix politiques ?

Absolument. L'architecture, l'aménagement du territoire et la qualité des espaces construits sont à la base de toutes les politiques publiques. Il faut apprendre à « dézoomer », à regarder le territoire dans sa globalité et à réfléchir à la manière dont nous le construisons.

En Wallonie, les politiques manquent d'ambition dans ce domaine, contrairement à Bruxelles ou à la Flandre, où les initiatives sont parfois plus stimulantes. À Bruxelles, par exemple, les espaces publics et les plaines de jeux font l'objet d'une réflexion innovante. D'autre part, des associations comme « Communa » sortent des sentiers battus pour transformer des milliers de mètres carrés inoccupés en vrais lieux de vie, ce qui représente un enjeu majeur pour l'avenir.

Cette ouverture, ce dialogue entre territoires, est essentiel. C'est pour cela que j'apprécie particulièrement la Fédération Wallonie-Bruxelles et les collaborations entre régions.

Quelle est votre perception actuelle de la place des femmes dans l'architecture et en politique ? Voyez-vous des évolutions ?

Je crois profondément à la complémentarité entre hommes et femmes. Je n'ai jamais ressenti de frein lié à mon genre, ni dans un sens ni dans l'autre. Mais il est évident que l'architecture comme la politique sont des milieux historiquement très

LA PRIORITÉ, C'EST LA RÉNOVATION. NOUS DEVONS CESSER DE CONSTRUIRE DU NEUF ET APPRENDRE À VALORISER L'EXISTANT.

masculins, et que la vigilance reste de mise face aux comportements encore marqués par le patriarcat.

Ce qui me frappe le plus, c'est la banalisation de certaines attitudes : par exemple, lorsqu'un homme monopolise la parole en réunion, cela passe souvent pour normal. Ce n'est pas anodin et cela doit être remis en question.

En politique, la difficulté tient moins au genre qu'à la dureté du milieu : rivalités inutiles, manque de confiance, débats dévoyés, etc. Ce n'est pas un environnement simple, mais j'ai appris à y trouver ma place et à faire de cette mission une conviction personnelle.

Comment parvenez-vous à concilier vie professionnelle et vie personnelle ?

Je ne cherche plus à séparer strictement les deux sphères. Cette scission me semble artificielle et énergivore. Je préfère être pleinement moi-même, dans ma vie privée comme dans ma vie publique. Je suis une seule et même personne. Bien sûr, je veille à me préserver des moments de sérénité, mais je considère que mes engagements politiques et professionnels font partie intégrante de mes centres d'intérêt.

Finalement, tout est politique. L'essentiel est de garder une liberté de choix : parfois, j'éteins mon téléphone et je vais courir. Mais je refuse de me perdre dans de longues discussions et arbitrages sur les frontières trop rigides entre « pro » et « perso ».

Quel rôle l'architecture doit-elle jouer face aux enjeux environnementaux actuels ?

La priorité, c'est la rénovation. Nous devons cesser de construire du neuf et apprendre à valoriser l'existant. La Belgique est l'un des pays les plus denses d'Europe, et nous avons largement assez de mètres carrés pour loger et travailler. La question est de mieux utiliser ces espaces, de recycler les matériaux et de réorienter la valeur vers le travail humain plutôt que vers la production de matériaux.

Il faut changer nos pratiques, mais aussi notre enseignement. Chaque brique compte. L'architecture est une mission d'intérêt public, inscrite dans la loi, et elle est indissociable de l'écologie. J'ai fait l'expérience du 100 % réemploi dans un projet personnel réalisé uniquement avec des matériaux recyclés : cela coûte plus cher en main d'œuvre, et beaucoup moins cher en matériaux, le coût s'équilibre au total. Et surtout, le résultat est unique et porteur de sens.

C'est tout l'enjeu des prochaines décennies : stopper l'artificialisation des sols d'ici 2050 et replacer l'architecture de réhabilitation et de conception au cœur de la transition.

Y a-t-il un projet ou un engagement dont vous êtes particulièrement fière ?

Je suis fière d'avoir contribué à la reconnaissance du rôle de l'architecte auteur de projet dans la législation, notamment à travers le CoDT et ce grâce au soutien de l'Ordre. Avant cela, l'auteur de projet n'existait pas dans les textes, et les décisions ne lui étaient même pas communiquées. J'ai aussi défendu la qualité architecturale, écologique et sociale dans les projets de rénovation, en particulier des écoles.

Je m'implique également beaucoup dans la reconversion de la vallée de la Vesdre, pour la transformer en vallée exemplaire face au risque d'inondations. C'est un projet qui illustre parfaitement la nécessité de penser le territoire à la bonne échelle, au-delà des frontières communales.

À titre plus personnel, je suis fière de ma famille, de la rénovation de ma maison, mais aussi d'avoir lancé une brasserie coopérative en circuit court, ancrée dans l'agriculture durable. Enfin, je considère comme une réussite mes collaborations avec d'autres partis, notamment pour déplacer des budgets vers la rénovation plutôt que vers la construction neuve. Je suis convaincue que la transformation durable de nos territoires passe par le fait de réinventer l'existant.

CLAUDINE HOUBART : PENSER, TRANSMETTRE, QUESTIONNER LE PATRIMOINE

Texte : Valérie Huygens

Claudine Houbart n'a pas toujours su ce qu'elle voulait faire, mais elle a toujours su qu'elle voulait comprendre. Comprendre ce qui nous entoure, ce que disent les formes, les matériaux, les discours. Aujourd'hui professeure à l'Université de Liège, historienne de l'architecture et chercheuse passionnée, elle explore depuis des années les multiples regards portés sur le patrimoine bâti, avec la volonté de transmettre une pensée critique et sensible à ses étudiants comme à ses pairs.

Originaire de Visé, près de Liège, elle a grandi sans grands déplacements, mais avec une curiosité pour les choses du monde. Son choix d'études ne naît pas d'une vocation précise, mais plutôt d'un goût pour la diversité intellectuelle. En secondaire, elle s'intéresse autant aux sciences qu'aux lettres, et lorsqu'elle découvre une brochure présentant le programme d'une école d'architecture, elle y voit l'occasion de ne pas trancher, d'avoir un peu de tout : mathématiques, sciences humaines, dessin. Un cousin étudiant en architecture la conforte dans cette intuition. Elle se lance donc à l'Institut Lambert Lombard.

Ce n'est qu'au fil de ses études que naît une véritable passion pour l'histoire de l'art. Les cours de Colette Henrion, à la fois architecte et historienne, l'inspirent

profondément. Peu à peu, elle ressent une forme de frustration : l'architecture touche à tout, mais n'approfondit pas toujours assez. Elle a soif de fond, de méthode, d'analyse. C'est ce qui la pousse à entamer un second cursus, en histoire de l'art et archéologie. Elle y découvre un espace plus théorique, plus analytique, où elle se sent chez elle. Très vite, la recherche s'impose comme une évidence : lire, fouiller, consulter les archives, écrire... Elle retrouve là un plaisir ancien, celui de l'écriture, déjà présent dans son enfance, lorsqu'elle avait remporté un concours de nouvelles fantastiques.

Au croisement de ses deux formations, architecture et histoire de l'art, naît un intérêt pour la restauration du patrimoine. Elle effectue un stage à la

Régie des bâtiments, puis y travaille quelques années. Mais l'appel de la recherche se fait de plus en plus fort. Lorsqu'un poste s'ouvre à l'Institut Lambert Lombard, elle postule, est retenue, et entame en parallèle une thèse de doctorat. C'est moins l'envie d'enseigner que celle de chercher qui la guide, mais l'un ne tarde pas à nourrir l'autre.

Dans ses cours, Claudine Houbart accorde une importance centrale à la rigueur intellectuelle, à l'indépendance d'esprit. Elle ne cherche pas à transmettre des vérités toutes faites, mais à éveiller des questionnements. Elle veut que ses étudiants apprennent à se positionner, à analyser, à douter aussi. Elle leur propose une base solide de connaissances, mais surtout des



© Ádám Arnóth



© Nathalie Delmelle



© Nathalie Delmelle

ELLE REMARQUE,
PAR EXEMPLE,
QUE CERTAINS
COMPORTEMENTS
SONT PERÇUS COMME
AFFIRMÉS CHEZ LES
HOMMES MAIS COMME
AUTORITAIRES CHEZ
LES FEMMES.

outils pour penser par eux-mêmes. Dans un monde où l'enseignement supérieur est parfois dominé par des profils très spécialisés, elle revendique une approche exigeante mais ouverte. Elle se souvient que dans son propre parcours, certains enseignants donnaient des cours en dehors de leur domaine d'expertise, parfois sans méthode. Elle s'en distingue en alliant passion et cadre scientifique.

Sa recherche porte principalement sur l'histoire du patrimoine et les regards portés sur le bâti ancien. Elle s'intéresse moins aux bâtiments eux-mêmes qu'à la manière dont on les a interprétés, restaurés, préservés ou détruits à travers le temps. La Belgique du XX^e siècle constitue un de ses terrains d'enquête, mais elle élargit de plus en plus ses perspectives à d'autres contextes culturels : l'Asie, l'Afrique, l'Amérique du Sud. Elle y découvre des conceptions du patrimoine très différentes, qui remettent en question les normes occidentales. Ce relativisme culturel nourrit sa réflexion et l'amène à adopter un regard critique sur nos propres pratiques.

Elle défend une vision du patrimoine comme champ de tensions, de récits multiples, parfois contradictoires. Ce qui l'intéresse, ce ne sont pas les monuments figés, mais les choix qu'ils impliquent : pourquoi conserve-t-on certains édifices et pas d'autres ? Qui décide ? Quels critères sont mobilisés ? Travailler sur le patrimoine, pour elle, c'est interroger des rapports au temps, à la mémoire, à l'identité collective.

Son engagement ne se limite pas à ses travaux. Il se manifeste aussi dans sa manière d'évoluer dans l'institution. En 2010, lorsque les écoles d'architecture sont intégrées à l'université, elle participe activement à la structuration de la recherche. Nommée vice-doyenne à la recherche en 2017, elle incite ses collègues à formaliser leurs regroupements autour de thématiques communes. De ces efforts naît notamment le laboratoire DIVA (Documentation, Interprétation, Valorisation Patrimoines) qui devient rapidement une structure reconnue, rassemblant chercheurs et doctorants.

Être une femme dans le milieu académique n'a pas toujours été simple. Claudine Houbart a traversé des années où les questions d'égalité étaient peu prises en compte. La carrière universitaire est compétitive, soumise à une évaluation constante, à une course aux financements. Avoir des enfants entre 2005 et 2008 a nécessairement eu un impact. Aujourd'hui encore, elle constate que la charge familiale pèse souvent davantage sur les femmes. Ces constats, elle ne les minimise plus. Avec le temps, son regard féministe s'est affiné. Elle voit désormais plus clairement les mécanismes systémiques à l'œuvre, les écarts de traitement, les injonctions différenciées.

Son engagement, même s'il ne prend pas une forme militante traditionnelle, se manifeste au quotidien : elle ouvre des espaces de parole, accompagne

les jeunes chercheuses, les encourage à ne pas s'auto-censurer. Elle prend aussi en charge des tâches invisibles, comme écouter, soutenir, rassurer. Ce travail relationnel, essentiel mais rarement reconnu dans les bilans officiels, fait partie intégrante de son rôle.

Elle ne cherche pas la notoriété, mais plutôt l'impact sur le long terme. Ce qui la rend fière, ce ne sont pas tant les distinctions que les liens créés avec les étudiants, les collègues, les doctorants. Voir un ou une jeune chercheuse trouver sa voie, s'affirmer, gagner en confiance : voilà ce qui l'anime vraiment.

Aujourd'hui encore, malgré la charge administrative, les sollicitations multiples et le rythme soutenu de ses journées, elle continue de croire à la valeur de son métier. Elle aime la diversité, l'intensité, le fait de ne jamais faire exactement la même chose. Elle accueille chaque nouvelle mission comme une opportunité d'apprendre. Et si l'exigence du milieu pousse parfois à l'épuisement, elle s'efforce de préserver un équilibre, de garder du recul.

Claudine Houbart incarne une forme de discrétion active, une manière de faire son chemin sans bruit, mais avec constance. Elle ne construit pas des bâtiments, mais elle construit du sens. Et dans un monde qui a parfois tendance à aller trop vite, elle nous rappelle qu'il faut prendre le temps de regarder, de comprendre, de transmettre.



WIAB

Texte : Silvia Passoni - architecte

La récemment baptisée WIAB, Women in Architecture Belgium, est issue de l'Union des Femmes Architectes de Belgique / Unie Vrouwen Architecten België (ufvAb), association professionnelle qui s'est affirmée dans l'organisation d'événements ciblant la mise en valeur du rôle des femmes dans les métiers de la construction.

Suite à de nombreux échanges, l'Union a abouti à la création d'un réseau national et international de communication et d'entraide entre femmes architectes.

Elle trouve sa source dans l'Union Nationale des Femmes Architectes, fondée en 1978 comme branche belge de l'Union Internationale des Femmes Architectes (UIFA) créée à Paris en 1965.



L'ufvAb s'est toujours intéressée aux projets d'envergure, réalisés par des femmes architectes, à Bruxelles, en Flandre et en Wallonie, en contribuant à valoriser ce travail dans le monde entier.

L'association a mis en avant l'élaboration d'une architecture de qualité, à travers le respect de la déontologie, et moyennant la réalisation d'expositions, visites, voyages d'étude, et colloques internationaux.

Ayant réalisé une précieuse collecte de données au fil des années, elle a pu réaliser de nombreuses publications et développer divers projets de communication et de sensibilisation.

En outre, l'association a toujours travaillé en étroite collaboration

avec les pouvoirs publics, dans le cadre des programmes nationaux et transnationaux d'égalité des chances.

La WIAB asbl vise aujourd'hui la constitution d'un réseau élargi de personnes, opérant depuis et vers la capitale de l'Europe ; dans ce contexte, elle entretient d'étroites relations avec l'IAWA (International archives of Women in architecture), ainsi qu'avec l'ARVHA en France et le RIBA en Angleterre.

Le changement de nom (depuis 2023) reflète son implication vers une approche moins binaire et plus inclusive, non seulement de l'architecture mais aussi de notre environnement et d'autres domaines.

Partant du constat que, dans les écoles d'architecture de Belgique, on compte aujourd'hui une proportion équivalente de filles et de garçons, et que cependant la proportion de femmes exerçant la profession se situe à 25%-30%, la WIAB organise des tables rondes sur la pratique du métier, sur l'évolution des mentalités, souvent encore patriarcales dans le domaine, sur les sensibilités d'approches différentes et leurs plus-values, ainsi que leurs complémentarités naturelles.

Plusieurs de nos membres remplissent également des fonctions auprès de l'Ordre des Architectes, dans l'administration publique et auprès d'autres associations professionnelles.

Ci-joint une série de PROJETS en cours et réalisés récemment visibles sur notre site web www.wiab.be

Récemment la wiab c'est dédié à l'établissement d'une « Cartographie de l'architecture contemporaine par les femmes à Bruxelles » avec le soutien d'Urban Brussels.

L'objectif principal du projet était de rassembler et de mettre en valeur les projets architecturaux et urbains réalisés par des femmes architectes à Bruxelles. Nous sommes convaincues que la mise en lumière de ces projets contribuera à faire connaître les précieuses contributions des femmes dans le domaine de l'architecture. L'objectif était de valoriser leur travail et de contribuer à la reconnaissance et à l'appréciation de leurs projets.

Dans le cadre de notre engagement en faveur de l'autonomisation des femmes dans le domaine de l'architecture, nous démarrons actuellement le même projet en Flandre, avec le soutien de la Communauté Flamande de Belgique, du VAI et de la KUL, nous prévoyons de le réaliser également pour la Région Wallonne.

Notre objectif est de créer une carte exhaustive célébrant les contributions remarquables des femmes architectes et designers au paysage urbain de la Belgique entière.

L'Exposition virtuelle « Women* in Architecture Belgium » a représenté le travail de plus de 30 architectes qui ont participé à la prise de contrôle de la page Instagram sur le website de la WIAB pendant 104 semaines entre le 8 mars 2021 et le 8 mars 2023.

L'Exposition life a eu lieu le **8 mars 2023 à l'Architects House, siège social de la WIAB**, à Bruxelles, temps d'une soirée pendant laquelle ont été exposés les portraits de chaque architecte sous la forme d'un collage artistique réalisé par l'architecte artiste Giulia Lazzara (Cinéma Jolia), ainsi qu'une sélection de projets et de recherches des participantes. L'exposition a eu le privilège d'être ouverte par la Secrétaire d'Etat du Ministère de l'Egalité de la Femme et de l'Homme.

Think tank 2023

Plusieurs intervenants ont présenté leurs contributions sur des sujets d'actualité en architecture, suivies par des tables rondes interactives où les participants ont été invités à prendre part aux échanges. La sélection des sujets et des intervenants a été réalisée par Katrien Vandermarliere, commissaire invitée du THINK TANK 2023.

Les thèmes présentés :

- **Thème 1 :** Liquide, fluide, coulant. Concepts et valeurs trouvent de nouvelles interprétations dans le monde et en architecture.
Auteurs : Chris Younès et Irene Fera Prados
- **Thème 2 :** Représentation des femmes en architecture. Quels sont les nouveaux modèles et pourquoi sont-ils importants ?
Auteurs : Caroline Voet, Helen Thomas et Sofie De Caigny
- **Thème 3 :** Écoféminisme. Architecture régénératrice et DIY, activisme et féminisme.
Auteurs : Maria Glionna et Emma Bourguignon

Instagram – Take-over

Avec le projet Femmes en Architecture Belgique, nous avons partagé les histoires de nombreuses femmes remarquables. Cependant, nous sommes convaincues qu'il y a toujours plus de voix à entendre et d'histoires à raconter. C'est pourquoi nous sommes ravies d'annoncer un nouvel appel à candidatures pour notre plateforme Instagram ! Nous souhaitons connaître votre histoire et la partager avec notre communauté. Parlez-nous de votre parcours, de vos projets et de l'impact que vous avez sur le monde de l'architecture.

Qui peut postuler ?

Si vous faites partie de la communauté féminine, architecturale, belge, saisissez l'occasion de prendre le contrôle de notre compte Instagram et de présenter votre travail.

Pourquoi participer ?

Inspirez les autres : partagez vos expériences et vos idées uniques pour inspirer les futures générations d'architectes.

Présentez votre travail : mettez en avant vos projets et vos réalisations auprès d'un large public.

Élargissez votre réseau : connectez-vous avec d'autres professionnels et accroissez votre visibilité au sein de la communauté architecturale.

<https://wiab.be/>



SÉVERINE BOUCHAT : POUR UNE ARCHITECTURE ENGAGÉE ET CITOYENNE

Texte : Isabella Simi

Architecte indépendante, vice-présidente de l'Union Wallonne des Architectes (UWA), échevine de l'aménagement du territoire et de l'environnement dans sa commune, Séverine Bouchat incarne une architecture résolument engagée. Un métier qu'elle pratique à la croisée de l'intime et du collectif, du territoire et de l'action.

Depuis ses études à Liège, Séverine a toujours envisagé l'architecture comme une évidence. « *J'ai su très tôt que je voulais faire ça* », dit-elle. Une vocation nourrie par des études qu'elle qualifie de « riches humainement », et par un stage fondateur dans le bureau de Nadine Buol, une femme architecte à une époque où elles étaient rares dans la profession. Cette rencontre lui montre que prendre sa place, même dans un milieu masculin, est non seulement possible, mais nécessaire.

Après plusieurs années dans différents bureaux, elle cofonde en 2015 sa propre structure. Mais c'est en 2024, à un moment de bascule personnelle, qu'elle décide de redéfinir sa manière de travailler. Elle rejoint alors Climax Architecture, un collectif de six personnes au fonctionnement horizontal. « *Je voulais retrouver une vraie dynamique d'équipe. L'architecture est un métier trop lourd pour être porté seule* ».

Désormais, elle consacre son énergie à des projets publics, dans lesquels elle retrouve une forme de respiration et une cohérence nouvelle. « *Travailler pour des maîtres d'ouvrage publics m'a permis de poser des limites plus saines, de retrouver de la liberté créative sans l'emprise émotionnelle parfois envahissante du secteur privé* ». Car elle en a fait l'expérience : concilier vie familiale et pratique privée peut être épuisant, en particulier pour les femmes, encore largement sous-représentées dans les bureaux. Nombre d'entre elles quittent la pratique pour rejoindre l'administration, voire se reconvertir. Une réalité que Séverine déplore, sans l'idéaliser.

C'est aussi cette conscience qui l'a menée à s'engager plus largement. À travers ses rôles à l'UWA et dans sa commune, elle milite pour une architecture qui dialogue avec les institutions, les citoyens, les politiques. « *Les architectes doivent sortir du bureau. On a un regard, une expertise, une responsabilité dans la fabrique du territoire. Encore faut-il oser s'investir* ».

Dans sa commune, elle travaille actuellement sur le Schéma de Développement Communal. Un chantier complexe mais fondamental. « *Il faut faire comprendre aux habitants que leur cadre de vie est un projet collectif. Pas seulement la somme de parcelles individuelles. Vulgariser, écouter, construire avec eux : c'est tout l'enjeu* ».

Séverine Bouchat ne revendique pas de modèle. Elle avance avec lucidité, modestie, et une énergie communicative. Une architecte de terrain, qui croit dans la force du collectif et dans le pouvoir transformateur du métier. Son message est clair :

« L'ARCHITECTURE EST UN OUTIL D'INTÉRÊT PUBLIC. ENGAGEONS-NOUS. FAISONS EN SORTE QU'ELLE LE SOIT PLEINEMENT ».



© Séverine Bouchat

LES FEMMES DANS L'ARCHITECTURE : CHIFFRES, STATISTIQUES ET AIDES DISPONIBLES

Texte : Rédaction

En Belgique :

Au sein du Cfg-OA (Conseil francophone et germanophone), il peut être constaté que depuis plus de dix ans, il y a un plus de femmes architectes que d'hommes inscrits à la liste des stagiaires ; en 2024 on comptait 53 % de femmes et 47 % d'hommes mais la tendance a du mal à s'aligner du côté des inscriptions au Tableau puisqu'il y a seulement 35,5 % de femmes et 64,5 % d'hommes.

Evolution du nombre d'inscription au niveau national (2013 – 2024)

CNOA (VR et Cfg-OA) :

En général : +20,5%

Hommes : +8 %

Femmes : +48 %

Evolution du nombre d'inscription à la liste des stagiaires du Cfg-OA (2013 – 2024)

En général : +28%

Hommes : +25%

Femmes : +30,5 %

Evolution du nombre d'inscription au Tableau du Cfg-OA (2013 – 2024)

En général : +36%

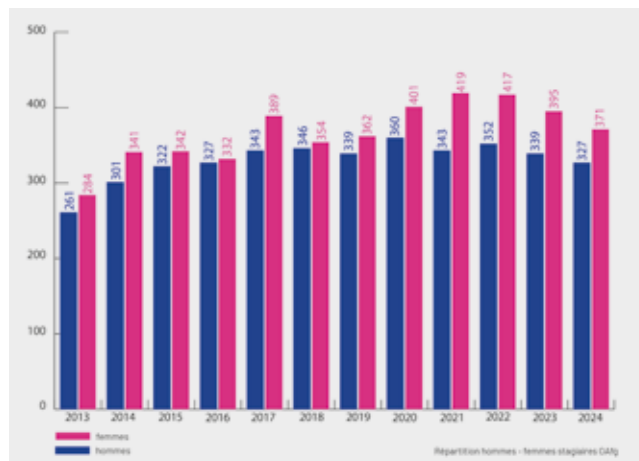
Hommes : +10,5%

Femmes : +52,7%

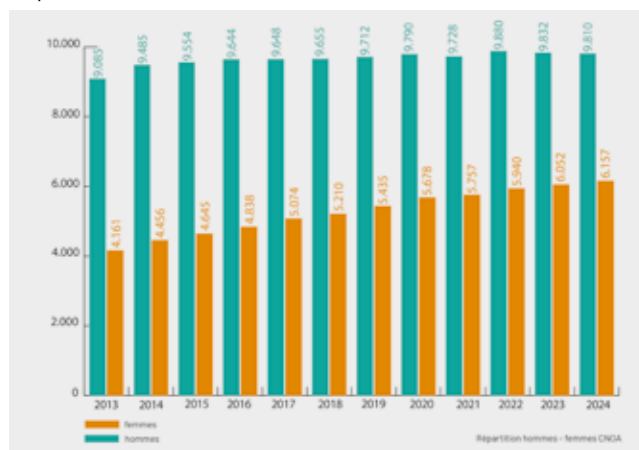
Conclusion

Si la féminisation dans les études d'architecture ne cesse d'augmenter, elle ne se reflète pas dans la profession d'architecte où la parité n'est toujours pas atteinte.

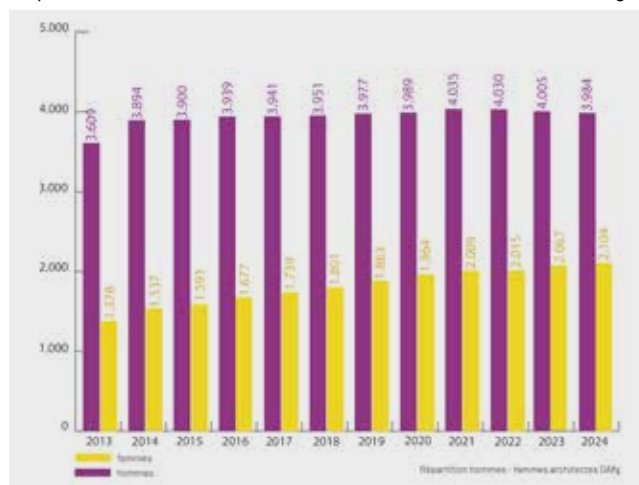
Répartition hommes - femmes inscrits sur la liste des stagiaires



Répartition hommes - femmes inscrits au Tableau du CNOA



Répartition hommes - femmes inscrits au Tableau de l'OAFg



En Europe :

L'équilibre entre les hommes et les femmes dans la profession se rapproche de la parité. La proportion de femmes est passée de 36 % il y a dix ans à 45 % aujourd'hui. Il y a plus de femmes architectes que d'hommes en Suède, en Croatie, en Estonie, en Lettonie et en Norvège. C'est en Slovaquie et aux Pays-Bas que la proportion de femmes architectes est la plus faible. Source : rapport ACE 2024.

A l'Ordre :

Pour cette mandature 2024 – 2026, les chiffres ne reflètent pas la situation du Tableau puisque l'on compte 32% de femmes pour 68% d'hommes parmi les mandataires. Par contre, cela évolue car l'on comptait 23% de femmes pour 77% d'hommes lors de la mandature 2015 – 2017. En ce qui concerne, les membres du personnel du Cfg-OA, l'on compte 10 % d'hommes pour 90% de femmes.

Dans les concours :

C'est un fait, les femmes sont particulièrement absentes des espaces de consécration. Parmi les grandes distinctions on peut notamment citer le prestigieux Pritzker Prize qui a récompensé, depuis sa création en 1979, 48 hommes et 6 femmes (Zaha Hadid, Kazuyo Sejima, Carme Pigem, Yvonne Farrell, Shelley McNamara, Anne Lacaton) dont 3 co-récipiendaires avec un partenaire masculin. Il est ainsi commun que les prix comme les directions d'agences, quand ils ne sont pas exclusivement détenus par des hommes, soient mixtes. Source : site « Demain la ville », article paru le 10 juin 2024.

Congé de maternité et aides disponibles à l'Ordre

Depuis le 1^{er} janvier 2024, une **exonération de 4 mois sera d'office accordée à toute architecte qui présentera un certificat médical attestant de son repos de maternité** (si une demande est adressée en direct au Conseil, celui-ci peut tout de suite la transmettre au département « Cotisations » pour traitement).
Charges sociales : dispense de cotisation durant 2 trimestres.

Comité équité

Le Comité Équité du LOCI est un comité de la faculté de LOCI (Architecture) de l'Université catholique de Louvain (UCLouvain) qui vise à promouvoir l'équité et l'inclusion, notamment en intégrant une perspective intersectionnelle dans l'enseignement et la gouvernance. Il a pour mission de veiller à l'équité, de lutter contre le harcèlement et de mettre en place des actions concrètes pour favoriser un environnement de travail et d'étude plus juste et solidaire.

- **Rôle** : Le comité s'engage à intégrer une perspective intersectionnelle, c'est-à-dire une approche qui reconnaît les différentes facettes de l'identité d'une personne (genre, origine, etc.) et leurs interactions.
- **Objectifs** : Il a pour mission de veiller à l'équité dans les enseignements et la gouvernance de la faculté.
- **Actions** : Il organise des événements, comme le « Printemps de l'équité », et des permanences pour échanger et proposer des activités sur les différents sites de la faculté (Bruxelles, Louvain-la-Neuve, Tournai).
- **Prévention du harcèlement** : Le comité joue un rôle dans la prévention des situations de harcèlement moral ou sexuel, en apportant un soutien et en veillant à la vigilance.

BIBLIOGRAPHIE

QUELQUES LIVRES

Féminisation de la profession d'architecte

de Pauline SUROT.
Mémoire de Master, école Nationale Supérieure d'Architecture de Nancy, 2021-2022.

L'invisibilité des femmes architectes Sur le cas de Liège

de Justine Sterkendries.
Master en architecture, à finalité spécialisée en art de bâtir et urbanisme, école d'architecture Liège - 2022-2023.

Je ne suis pas une femme architecte, je suis architecte

de Jane Hall.
Editions Phaidon, 2019.

Des Béguinages à l'architecture féministe

d'Apolline Vrancken.
Edition Université des femmes, 2018.

Premières architectes femmes en Belgique, trajectoire des diplômées de La Cambre Architecture (1930-1950), entre entraves et opportunités, sexisme et sororité

d'Elisabeth Gérard.
Dynamiques de genre : la place des femmes en architecture, urbanisme et paysage de Stéphanie Bouysse-Mesnage, Stéphanie Dadour, Isabelle Grudet, Anne Labroille et Elise Macaire.
Editions Parenthèses, 2021.

Des femmes architectes. Une histoire oubliée.

Catalogue d'exposition, Cité de l'architecture et du patrimoine, Paris, 2018.

Habiter l'éphémère

de Lina Bo Bardi.
Editions B42, 2020.

Femmes architectes

de Virginia Cucchi.
Editions Floornature, 2020.

L'architecture AVEC les femmes rêveuses de villes. Chroniques d'architecture

de Julie Arnault. 2020.

Invisible Images: The Silent Language of Architecture

de Beverly Willis. 1997.

Women in Architecture: Past, Present, and Future

d'Ursula Schwitalla.
Editions Axel Menges, 2020.

Breaking Ground: Architecture by Women

de Jane Hall.
Editions Phaidon.

Elles construisent – Portraits d'architectes franciliennes

de Léa Mosconi, Solène Pasztor, Isabelle Michard, Anne Labroille, Margaux Darrieus, Léa Samson (II), Stéphanie Bouysse-Mesnage, Lou Vincent de Lestrade et Aurélie Vanhove.
Éditions Maison de l'architecture Ile-de-France, 2024.

La voix des femmes - Architecture, design, scénographie

de Libby Sellers.
Editions Pyramyd, 2018.

Le manuel A/B/C pour l'égalité des sexes

édité par ACE est un appel à l'action, un manuel, un manifeste, un outil pratique pour le changement, une voix, un engagement, un guide opportun, une demande intemporelle, un rappel pour continuer à apprendre, une conversation et une distillation d'un récit plus grand.



FILMS

Ada, my mother the architect

de Yael Melamede, 2025.

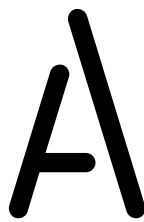
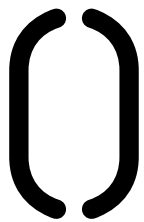
Out of the picture

d'An. Ash Smolar, 2025.

Saison 13 : FEMICITY (39 portraits de femmes architectes)

- [Série vidéo] par Mister Emma, 2018-2019. Archi Urbain - Les Délires Productions. Diffusé sur BX1 et CAVIAR.ARCHI (<https://www.archiurbain.be>).

Ordre des
Architectes



FRANCOPHONE ET
GERMANOPHONE

DÉCOUVREZ VOTRE
ESPACE MEMBRE SUR
WWW.ORDREDESARCHITECTES.BE !
PARTAGEZ LES PHOTOS DE
VOS PROJETS ET GAGNEZ
EN VISIBILITÉ AUPRÈS
D'UN LARGE PUBLIC.

WWW.ORDREDESARCHITECTES.BE